



ÉPISODES

DE

# L'HISTOIRE DES RELATIONS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,  
consul général de S. M. B., en Algérie

---

(Suite. — Voir le n° 130)

---

1661

## Comte de Sandwich et Sir J. Lawson

1661. A cette époque, les dissensions entre les gouvernements d'Alger et de la Grande-Bretagne devinrent de plus en plus fréquentes. La crainte de notre pouvoir avait tellement diminué depuis la mort de Blake, que les Algériens recommencèrent de nouveau leurs déprédations sur nos navires.

M. Pepys nous dit comment il était allé à la taverne *Fleece* (de la Toison) pour boire, et qu'il y était resté jusqu'à 4 heures, racontant des histoires sur Alger et sur la vie que menaient les esclaves dans ce pays, et comment le capitaine Mootham et M. Danes (fils de l'archevêque anglican d'York), qui avaient été tous deux esclaves, lui donnèrent des informations sur la condition de ces pauvres gens dont la seule nourriture était du pain et de l'eau, et qu'on battait sur la plante des pieds et sur l'estomac, à la merci du patron.

Cette année-là, le comte de Sandwich fut envoyé par Charles II pour ramener de Portugal la reine, et il reçut en même temps la mission de régler les différends avec Alger. Il n'eut aucun succès.

Pepys fait cette remarque : « L'affaire d'Alger m'a beaucoup troublé, car « My lord » n'a pas fait ce qu'il était allé faire, quoiqu'il ait fait plus qu'une autre personne aurait pu faire ; » et plus loin il ajoute « qu'en 1662, des lettres arrivèrent de « My lord », annonçant qu'Alger avait été détruit par une grande tempête et que beaucoup de navires corsaires avaient coulé près du môle, de sorte que le Dieu tout-puissant a terminé cette malheureuse affaire pour nous, ce qui est une bonne nouvelle. »

Ce désastre disposa sans doute le Pacha à conclure la paix avec l'Angleterre ; ce qui fut fait par l'amiral Sir John Lawson, le 23 avril 1662.

En 1664, Lawson déclara la guerre à la Régence, parce que plusieurs navires anglais avaient été pris et que le Dey avait refusé de restituer leurs cargaisons, et aussi à cause de l'emprisonnement du Consul. La paix fut conclue par l'amiral Sir Thomas Allen, le 30 août 1664, aux mêmes conditions que la précédente.

1669-1677

#### **Sir Edward Spragg. — Amiral Herbert**

En 1669, la guerre fut de nouveau déclarée entre Alger et l'Angleterre. Quoique les Algériens se fussent soumis à Sandwich et Lawson, lorsque leurs escadres se retirèrent, ils ne tinrent plus leurs promesses, et les plaintes des négociants et des armateurs devinrent trop fortes pour qu'on pût les passer sous silence.

Nous nous contentâmes d'abord d'agir de concert avec les Hollandais et d'envoyer une petite escadre qui détruisit plusieurs navires algériens et mit en liberté quelques esclaves chrétiens ; mais plus tard nos alliés se retirèrent et nous laissèrent terminer l'œuvre nous-mêmes.

En 1669, nous envoyâmes Sir Edward Spragg qui avait com-

mandé le vaisseau de Lord Sandwich pendant l'expédition de 1662 ; et quoiqu'il ne disposât que d'une faible escadre, son habileté lui assura les moyens de réussite dans cette entreprise.

Une histoire très-curieuse de cette expédition, écrite en vers, existe au Musée Britannique. Elle est intitulée : *Le Voyage du détroit ou Poème de « St-David »*, et contient « une description des faits les plus remarquables qui se passèrent dans sa première expédition contre les Turcs d'Alger, commandée par Sir John Harman, contre-amiral de l'escadre de Sa Majesté, depuis le mois de mai 1669 jusqu'au mois d'août 1671, par John Baltharpe, appartenant audit navire. »

Un passage de ce poème pourrait être intéressant :

“ Enough of Tangeir, now let's turn our tayl ;  
 From thence that night we did set sayl,  
 Bound up the Streights away we went ;  
 To meet with Algeir Turkes was our intent.  
 We with our Squadron kept a board  
 The Christian shore : upon my word,  
 Sir Thomas Allen steers along  
 Mid channel with his squadron.  
 Sir Edward Spragg with ships of warr  
 Did keep along the Barbary shore,  
 Ther flaggs all three agreed were  
 To meet together at Argeir ;  
 Because these rogues and we did jarr  
 To make with them perpetual warr,  
 We scorn with them to be peace seekers  
 Who are such roguish peace breakers. ”

Les Algériens paraissent avoir été assez disposés à faire des traités qu'ils n'observaient cependant que tant que leur intérêt les y portait :

“ The Turkes they sooth us up with Treaty —  
 They sooth us up most fine and neatly,  
 Till they have brought about their ends,  
 And then they care not to be friends. ”

1670. — Après son départ d'Alger, Sir Edward Spragg se rendit

à Bougie où était rassemblée la principale flotte des pirates, protégée par une forte chaîne qui fermait l'entrée du port. Sir Edward rompit la chaîne, fit taire les batteries, et prit ou brûla la flotte entière. A la nouvelle de ce désastre, les Algériens se soulevèrent contre le gouvernement, étranglèrent le Dey, et se soumirent entièrement à l'amiral anglais.

1675. — En 1675, les Hollandais essayèrent d'acheter la paix au moyen de fortes sommes d'argent; mais leurs conditions ne furent pas acceptées par le Divan d'Alger. La punition que leur avait infligée l'Angleterre, ne paraît même pas avoir été assez sévère; car en 1677 on fut obligé d'envoyer l'amiral Herbert avec une escadre. Son apparition seule suffit pour leur rappeler le châtiment infligé par Sir Edward Spragg, et ils se soumirent sur-le-champ, et tout en continuant leurs déprédations sur les marines des autres pays, s'abstinrent pendant longtemps d'insulter le pavillon Britannique. A cette époque, l'esclavage pur et simple dans lequel on détenait les sujets anglais, n'était pas regardé comme une insulte au drapeau.

1674

**Sir John Marborough. — Sir Cloudesley Shovel.**

En 1674, une expédition, commandée par Sir John Marborough, fut envoyée pour châtier les pirates de Tripoli, qui, à l'instar de leurs voisins d'Alger et de Tunis, commettaient depuis longtemps des déprédations sur notre marine marchande. L'expédition réussit complètement, et ce fut là que se déployèrent, pour la première fois, les talents de Sir Cloudesley Shovel, qui devint plus tard un de nos amiraux les plus distingués. L'attaque sur les navires ennemis, dans le port de Tripoli, fut faite sur des barques placées sous le commandement de Shovel qui, avec une grande hardiesse et beaucoup d'habileté, s'empara du stationnaire et, l'empêchant de donner l'alarme, s'introduisit dans le port, brûla la flotte entière, et regagna son navire sans avoir perdu un seul homme.

1719

**Thomas Shaw.**

Thomas Shaw, docteur en théologie, naquit dans le comté de Westmoreland, vers l'année 1692. Il y fit ses études et fut admis au Collège de la Reine, à Oxford, en 1711. Il reçut le grade de bachelier ès-arts, le 5 juillet 1716, et celui de maître-d'arts, le 16 janvier 1719. Il entra ensuite dans les ordres et fut nommé chapelain de la Factorie anglaise à Alger. Il y resta douze années, et de là voyagea dans les États Barbaresques.

Pendant ses voyages, il fut nommé membre de son collège; et après son retour il devint docteur en théologie, en 1734. Dans la même année, il fut aussi élu membre de la Société royale de Londres.

En 1738, il publia à Oxford, en in-folio, la première édition de ses voyages. Il présenta également à l'Université quelques curiosités naturelles, d'anciennes monnaies, et des bustes qu'il avait collectionnés. Trois de ces derniers sont gravés dans la *Marmora Oxoniensia*. A la mort du Dr Felton, il fut nommé principal du collège d'Edmond Hall, qu'il releva par sa munificence d'un état obéré. Il fut nommé, à la même époque, vicaire de Bromley, dans le Hampshire, et professeur royal de grec. Il remplit cette dernière charge jusqu'à sa mort qui arriva en 1751.

Ses voyages ont été universellement estimés, non-seulement par leur exactitude et leur fidélité, mais aussi à cause des illustrations qu'ils contiennent sur l'histoire naturelle, sur les ouvrages des auteurs classiques, et particulièrement sur les Saintes Écritures.

Ils ne contiennent aucun détail sur ses aventures personnelles, et forment plutôt une série de savantes dissertations sur les sujets qui l'intéressaient pendant son séjour en Barbarie. Il n'est pas toujours facile de distinguer ce qu'il raconte de sa propre expérience, de ce qu'il a appris de celle d'autrui. Il a donné la description de localités qu'il n'avait jamais visitées; et il est bien certain qu'il avait à sa disposition les

manuscrits de Peyssonnel, manuscrits qu'il cite souvent sans les nommer.

Les œuvres de Shaw ont été traduites en français et imprimées en in-4°, en 1743, avec notes et corrections communiquées par l'auteur.

Il publia, en 1746-1747, deux suppléments; le dernier est adressé au Dr Clayton, Evêque de Clogher en Irlande. Ces suppléments ont été compris plus tard dans la seconde édition de ses œuvres revues et entièrement remaniées.

La mort mit fin à ses travaux, mais le public en a récolté les fruits. La troisième édition, littéralement conforme à la seconde que l'auteur avait soigneusement modifiée et augmentée, fut publiée, en 1757, avec diverses corrections, particulièrement dans l'index aux passages de l'Écriture sainte illustrée.

L'épithaphe suivante fut composée par le Dr Brown, principal du Collège de la Reine à Oxford, et fut placée sur son monument dans l'église de Bromley :

EPITAPHIUM AUCTORIS.

Peregrinationibus variis  
 Per *Europam, Africam, Asiamque*  
 Feliciter absolutis,  
 Et Exuviis mortalibus hic loci  
 Tandem depositis,  
 Coelestem in Patriam remigravit  
 THOMAS SHAW, S. T. P. et R. S. S.  
 Gabrielis Fil. *Kendaliensis* :  
 Qui  
 Consulibus Anglicis apud *Algerenses*  
 Primum erat a Sacris ;  
 Mox *Coll. Reginae* inter Socios ascriptus ;  
*Aulæ* dein *Sancti Edmundi* Principalis  
 Ac ejusdem munificus Instaurator ;  
*Linguae* demum *Græcæ* apud *Oxonienses*  
 Professor Regius.  
 De Literis quantum meruit Auctor celebratus,  
 Edita usque testabuntur Opera,

Pyramidibus ipsis, quas penitus inspexerat,  
Perenniora forsan exitura.

Hic, Studiis etsi severioribus  
Indies occupatus,

Horis tamen subsecivis emicuit  
Eruditus idem et facetus conviva.

Optima quanquam Mentis indole  
Et multiplici Scientia instructus;  
Literatorum omnium, domi forisque,  
Suffragiis comprobatus;

Magnatum Procerumque popularium  
Familiari insignitus Notitiâ;

Nec summis in Ecclesiâ Dignitatibus impar;  
Fato tamen iniquo evenit,

Ut *Bramleyensis* obiret *Paræciæ*

*Vicarius* penè Sexagenarius

XVIII. Cal. Sept. A. D. 1751.

Uxor JOANNA Ed. Holden arm. Consulis

*Algerensis* olim conjub bis vidua.

M. P.

On voit, par les dernières lignes de l'épitaque, que Shaw épousa la veuve de M. Edmond Holden, consul général de Sa Majesté Britannique à Alger, pendant sa résidence dans cette ville.

Dans la galerie du *Common Room*, au Collège de la Reine, à Oxford, il existe un portrait de Shaw, et dans le registre du même collège il est désigné comme il suit :

Mercat<sup>s</sup>. Anglic<sup>s</sup>. Ap<sup>d</sup>. Algiers a Sacris.

1749

L'amiral vicomte Keppel. — Sir Joshua Reynolds,  
président de l'Académie royale.

Le 7 mai 1749, le paquebot *Le Prince Frederick* mouillait à Plymouth, ayant quitté Lisbonne deux mois auparavant. Il avait

été pris en route par des corsaires algériens et emmené dans un de leurs ports où il avait été détenu, sous prétexte que le capitaine nommé sur les papiers du navire n'était pas à bord, et que l'argent et les bijoux dont les pirates se saisirent, appartenaient à des Juifs. L'équipage cependant fut bien traité et ne fut pas dévalisé, et le navire put enfin reprendre la mer.

L'amiral Keppel, qui n'avait alors que 24 ans, fut nommé au commandement de l'escadre de la Méditerranée, et reçut en outre une mission diplomatique auprès des États-Barbaresques. Elle consistait à s'enquérir de cet acte de piraterie et à s'aviser des mesures à prendre pour prévenir à l'avenir les déprédations que les corsaires commettaient sur les navires britanniques.

Avant de mettre à la voile, Keppel alla de Plymouth voir son ami Lord Edgcombe, et là il rencontra pour la première fois le jeune Reynolds, qui lui plut tant, qu'il l'invita à faire le voyage avec lui, à bord de son vaisseau *Le Centurion*.

L'invitation fut acceptée avec plaisir, et les deux amis, tous deux destinés à atteindre le sommet de leurs professions respectives, partirent le 11 mai pour Lisbonne.

Ils visitèrent ensuite Tétuan, ayant appris que le consul anglais avait été emprisonné dans sa maison par ordre du gouverneur et plusieurs esclaves anglais jetés dans les donjons, parce qu'une certaine rançon n'avait pas été payée. Quoiqu'il n'eut aucune instruction en ce qui concernait le royaume du Maroc, Keppel crut que l'apparition de son escadre devant la ville pourrait porter quelque remède à cet abus. Laissant Reynolds à Gibraltar, il fit route pour Tétuan et arriva dans la baie le 13 juin.

Le commodore réussit à obtenir un arrangement plus satisfaisant pour le consul et les autres prisonniers, et ayant repris Reynolds il partit pour Alger où il arriva le 29 juin.

Il rencontra cependant tant d'obstacles dans ses négociations avec le Dey, à cause de la mauvaise foi de ce dernier, que ce ne fut que deux ans après qu'elles furent terminées. Pendant qu'elles duraient, le Dey se mit un jour dans une si forte colère qu'il appela le commodore « un jeune homme imberbe » et le menaça de la corde. Keppel reçut cette menace avec beaucoup de sang-froid, et s'approchant d'une fenêtre d'où l'on pouvait aper-

cevoir son escadre, la montra au Dey et lui dit « Que si c'était son plaisir de le mettre à mort, il y avait assez d'Anglais dans ces navires pour lui faire un glorieux bûcher funèbre. »

Pendant la durée de sa mission, le commodore visita à plusieurs reprises l'île de Minorque. Reynolds y débarqua, fut bien reçu par le général Blakeney, et fit les portraits de plusieurs officiers de la garnison.

1762-1765

#### James Bruce.

Pendant la période 1762-1765, James Bruce de Kinnaird, le célèbre voyageur africain, remplissait les fonctions de consul-général britannique à Alger. Après sa démission, il explora sur une grande échelle l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et la Pentapole, et exécuta des dessins très-précis des plus importantes ruines romaines de ces pays. Un choix de ces dessins vient d'être publié, après un laps de plus d'un siècle, par l'auteur, dans son ouvrage : « *Voyages sur les traces de Bruce en Algérie et en Tunisie.* »

L'avant-propos de cet ouvrage a été traduit en français et a paru dans le *Mobacher* et le *Bulletin de la Société de Climatologie d'Alger* en 1877. L'auteur se hasarde à le reproduire dans cette notice, et à y ajouter un extrait du premier chapitre qui contient le récit du séjour de Bruce à Alger.

#### AVANT-PROPOS

Il est nécessaire que j'explique en quelques mots comment il m'est arrivé de mettre en lumière, dans la faible mesure de mes forces, les premiers ouvrages de cet illustre explorateur de l'Afrique.

J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans les différentes contrées que Bruce a fait connaître aux géographes ; aussi, quand je me suis trouvé son successeur à Alger, mon admiration pour lui n'a fait que redoubler.

Je lus le récit de ses explorations en Barbarie, et je regrettais vivement que les détails en fussent si incomplets. Je résolus de m'assurer s'il n'existait point quelques-uns de ces ouvrages, inconnus jusqu'à ce jour du public, qui pussent donner quelques informations sur cet intéressant sujet.

Je consultai les archives du consulat, mais inutilement : tout avait été détruit par le feu, avant la conquête. Au « Record-Office » à Londres, il existe une collection de ses rapports qui contient des renseignements très-curieux sur la principauté d'Alger. Des documents arabes y sont joints, relatifs à des traités d'une grande valeur historique ; mais, comme on doit naturellement s'y attendre, ils ne contiennent pas un mot de ses voyages, qui ne commencèrent qu'après qu'il eut résigné ses fonctions publiques, au mois d'août 1765.

La pensée me vint alors que Lady Thurlow, fille de feu Lord Elgin et héritière de Kinnaird, était l'arrière-petite-fille du célèbre voyageur. Je m'adressai à elle, et l'on comprend quelle fut ma joie de trouver qu'elle avait en sa possession un nombre très-considérable de manuscrits, de dessins, ainsi que plusieurs collections ayant appartenu à Bruce.

Lord Thurlow choisit, parmi ces précieux souvenirs, tout ce qui avait rapport au premier voyage que fit Bruce en Afrique avant de se diriger vers l'Abyssinie ; il eut l'extrême obligeance de les mettre à ma disposition pour être publiés, dans le cas où je le jugerais utile.

Quand je me rendis chez lord Thurlow, je comptais bien y trouver des documents très-importants, mais je m'attendais peu à les y rencontrer en aussi grande quantité et possédant une valeur si considérable. Ce n'est point ici la place de parler de ces dessins ; seulement ce qui éveilla tout particulièrement mon intérêt, ce fut une collection d'une centaine de croquis, quelques feuilles en ayant un sur les deux côtés, représentant tous les principaux sujets qui ont un intérêt archéologique dans l'Afrique septentrionale, depuis Alger jusqu'à Pentapolis. Ces croquis sont d'un fini que ne pourrait surpasser de nos jours l'artiste le plus éminent.

Bruce exposait souvent ses dessins et parlait du projet qu'il

avait de publier un ouvrage sur les antiquités de l'Afrique. La manière dont on avait reçu son livre de voyage ne pouvait guère l'encourager à donner suite à une entreprise aussi coûteuse, les frais de gravure seuls pouvant s'élever à 3 ou 4,000 livres sterling.

Après sa mort, le goût des arts augmentant et les publications de ce genre étant plus encouragées, son fils pensa que le temps était venu de faire paraître les œuvres de son père. C'est au moment où il allait réaliser ce projet qu'il mourut, en 1810.

Le major Cumming-Bruce entama des négociations avec le Comité du Musée Britannique dans le but de céder au pays toute la collection ; mais, des deux côtés, on ne put arriver à un arrangement satisfaisant, et, depuis les trente années qui viennent de s'écouler, elle est restée en la possession de la famille de Bruce, inconnue et presque oubliée de la génération actuelle.

Connaissant parfaitement quelques-uns des monuments, je pus juger de l'extrême fidélité des esquisses ; quant à d'autres, je trouvai qu'elles étaient des reproductions hors prix, d'édifices qui n'existent plus. Parmi tous ces croquis, ceux qui furent pris dans la régence de Tunis m'étaient complètement inconnus. Je résolus alors de suivre Bruce dans ses excursions, aussi loin qu'il me serait possible de le faire, afin de m'assurer dans quelles conditions se trouvaient ces ruines que ni les injures du temps ni les déprédations des barbares n'ont pu détruire.

Il m'était impossible de suivre sa route exactement, comme il l'avait parcourue, ni d'explorer El-Djerid, Tripoli et la Cyrenaïque. Je me proposai cependant de visiter toutes les ruines de l'Algérie et de la Tunisie que son crayon avait reproduites, de façon à comprendre dans mon parcours tout ce qu'il y avait de plus pittoresque et de plus instructif, dans un pays à peine connu des voyageurs modernes.

Aucun voyageur n'a eu à subir, plus que Bruce, des reproches aussi nombreux que peu mérités. Il n'y a pas un acte de sa vie, pas un mot de ses écrits, qui n'aient été mis en doute ou reçus avec incrédulité. Et cependant, plus on explore les contrées qu'il a parcourues, plus on est obligé de reconnaître que ses informations étaient d'une exactitude surprenante.

Je me souviens parfaitement, il y a de cela près de trente ans, avoir rencontré au Caire les frères d'Abbadie, à leur retour d'un séjour de plusieurs années en Abyssinie. J'étais très-intime avec eux. Dans une de nos conversations sur Bruce, ils m'affirmèrent qu'après s'être servi journallement de son ouvrage comme d'un critérium, ils n'avaient pu y trouver ni une assertion fautive, ni une erreur de la plus légère importance.

Il ne faut pas supposer que ses dessins aient échappé à la critique, et qu'il n'y ait pas eu des gens qui n'aient exprimé le doute que Bruce y était pour peu de chose. Aussi lui laisserons-nous le soin de se disculper lui-même, en reproduisant tous les passages que j'ai trouvés dans son manuscrit ayant trait à l'imputation dont je viens de parler.

.....

« Toute ma vie, je me suis appliqué au dessin, sans réserve, avec plus d'amour peut-être que de talent, à l'étude des mathématiques, et particulièrement à la partie de cette science qui concerne l'astronomie.

» D'après l'expérience que nous en avons faite au Poestum et à un aqueduc qui se trouve à 80 milles d'Alger, où sont les ruines de Iol ou Césarée, la capitale du jeune Juba et de Cléopâtre, je m'aperçus du temps considérable qu'il faudrait à une seule personne pour reproduire tous les détails de n'importe quels anciens édifices d'une manière satisfaisante pour l'art et pour le public. Toutes les parties de l'ordre toscan sont simples, aussi facilement mesurées qu'esquissées. Mais, d'après le récit de Shaw et suivant les inscriptions qu'il donne accompagnées d'une imparfaite reproduction de trois temples, je trouvai autour de moi les restes d'une architecture appartenant au meilleur temps de Trajan, d'Adrien et des Antonins.

» La description qu'il donne de Jebbel, des Aures, de Jemme, d'Hydera et de Sbailla, le prouve amplement. Je fus convaincu que sans aides on ne pouvait donner qu'une idée très-imparfaite d'objets qui, au point de vue du goût, de l'art et de leur nombre, méritent encore plus notre admiration que ceux de Rome. Tous les ordres de l'architecture s'y trouvent dans l'état le plus

parfait de conservation : le composite, le corinthien, l'ionique. Mais où trouver cet aide? Quel encouragement est-il en mon pouvoir de donner, afin de décider des hommes de talent à venir braver des climats insalubres, à errer sur des routes inconnues et pleines de périls, pour se dévouer à une pareille entreprise?

» Cependant, afin que rien ne me manquât dans l'accomplissement de mon œuvre, je m'adressai à Messieurs Byres, Lumsdane, ainsi qu'à plusieurs autres personnes qui se trouvaient alors à Rome.

» On proposa à un grand nombre d'élèves de venir partager mes travaux ; aucun ne le voulut. Un Français fut sur le point de se décider, mais après avoir réfléchi aux dangers qu'il allait encourir, il en fut terrifié et ne donna point suite à son projet.

» Toute l'assistance qu'il me fut possible d'avoir, fut celle d'un jeune Bolonais, du nom de Luigi Balugani, qui veut dire « vue basse. » Il faut convenir qu'il ne m'était pas d'un grand secours. Cependant, comme il avait beaucoup de bonne volonté, après un travail assidu de vingt-deux mois, je réussis à le perfectionner dans le dessin de l'architecture ornementale : ce que je désirais vivement qu'il connût.

» J'accomplis, seul avec lui, le voyage de l'Afrique et de l'Asie. En Palestine, il fut atteint d'une maladie incurable, et mourut après que j'eus pénétré en Ethiopie. Depuis notre départ de Sidon, sa santé avait décliné de jour en jour.

» J'étais muni de tout ce qui était nécessaire pour dessiner, j'avais une quantité considérable de crayons, de l'encre de Chine et des couleurs. Outre ces objets, je possédais un appareil qui se démontait et dont toutes les parties avaient été construites avec le plus grand soin, sous ma direction, par Messieurs Mairn et Blunt, en face du « Royal Exchange. » C'était une grande chambre noire. On avait apporté la plus grande attention à son objectif auquel on avait ajouté plusieurs perfectionnements. Le tout était renfermé dans un casier ayant la forme d'un énorme in-folio de près de quatre pieds de long sur dix pouces d'épaisseur. Cet appareil, employé avec discernement, était un auxiliaire d'une utilité inappréciable. En moins de rien, on avait toutes les réductions que l'on désirait, et, quand le temps était clair, la

netteté des lignes et la projection des ombres que l'on obtenait étaient admirables. Les moindres lézardes étaient fidèlement reproduites sur le papier. Le plus petit pampre qui se trouvait suspendu au sommet d'une corniche ou sur son arête, indiquait à l'artiste le parti qu'il pouvait tirer de cet arrangement fortuit de la nature, en le disposant d'une manière plus gracieuse encore. Ces lignes, vue d'une distance éloignée de la lentille, laissaient bien quelque chose à désirer ; mais ce défaut, provenant de causes connues, était facile à remédier. Luigi avait apporté de Rome un de ces instruments, et, malgré son imperfection, il me rendait d'assez bons services, tout en épargnant le mien qui lui était de beaucoup supérieur.

» Je ne ferai que donner une énumération succincte du travail que j'ai accompli :

En premier lieu, 13 grandes vues de Palmyre, sur papier impérial grand format ; dessins de 22 pouces de hauteur sur même papier, format moins grand ;

12 vues des ruines de Carthage ;

Temple sur la fontaine de Zowan (1) ;

Majestueux arc de triomphe à Tunga ;

Arc de triomphe et temple de Tipasa (2) ;

2 vues d'un très-bel arc de triomphe à Hydra, où se trouvent les Oulad Sidi Booghanim, les *mangeurs de lions* du docteur Shaw ;

Spaitla ou Sefetula (voir Shaw, page 201) ;

2 temples corinthiens ;

2 temples composites avec un arc de triomphe qui lui servait d'approche ;

Djebel Aurès : un très-beau monument de sculpture (3) ;

Vue de l'amphithéâtre de El-Jemme ou de Tisdrus ;

Taggou-Zaina, l'ancienne Diana Veteranorum : — Arc de triomphe ;

---

(1) Zaghuan.

(2) Tebessa.

(3) Le prétoire de Lambessa.

Timegad, Volim (Thamagadi) : — Magnifique temple en marbre blanc, de l'ordre corinthien, d'un travail admirable, et un arc de triomphe surchargé de sculptures ;

Medrashem : — Tombeau de Syphax ;

Iol Césarée : — Magnifique aqueduc avec trois rangées d'arcades superposées ;

Cirta : — Admirable vue de l'aqueduc et de la cascade (1) ;

Zamfour : — Arc de triomphe ;

Muctar : — Deux arcs de triomphe de l'art corinthien ;

Tripoli : — Arc de triomphe en marbre, vue prise des quatre côtés. Ce monument est le plus ouvragé qui soit au monde, et dans quelques-unes de ses parties, le plus beau qu'on ait jamais vu ;

Assuras : — Arc de triomphe et temple ;

Ptolometa, où se terminèrent mes voyages en Afrique : — Vieux temple ionique ; le seul qu'ait bâti Ptolémée Philadelphe.

» On pourra se faire une idée du travail que semblable entreprise comporte, quand on saura que, pour chaque élévation et pour chaque vue, il est nécessaire de faire six croquis. Outre cette laborieuse tâche, il a fallu mesurer, avec le soin le plus scrupuleux, toutes les parties de ces édifices : élévations, sections géométriques, ornements, etc. Je possède encore la plupart de ces esquisses, et l'on peut s'assurer avec quelle conscience je les ai complétées, tout en me trouvant au milieu du désert.

• Quand je présentai au Roi mes vues de Palmyre, il en fut vivement frappé et on ne peut plus satisfait. Il se dirigea vers la fenêtre avec le prince de Mecklenbourg-Strelitz, tandis que je restai au salon avec la Reine. Je fus grandement surpris quand elle me demanda si personne ne m'avait aidé. Je lui répondis que j'avais eu toute l'assistance qu'il m'avait été possible de me procurer afin de rendre mon travail digne d'être présenté au Roi.

» J'avais prié le docteur Hunter de décrire tous les incidents de mon voyage, et il m'avait assuré qu'il l'avait fait.

» Je ne serai pas si exigeant que de vouloir qu'un homme

---

(1) Elle ne se trouve pas dans la collection.

possède, jusqu'à la perfection, l'art de dessiner les ciels, les ruines pittoresques de l'architecture, les ornements, les feuilles, les eaux, les lignes géométriques. Claude Lorrain, seul, avait un talent à la hauteur d'une pareille tâche. Clarisso, Bartholozzi et Cypriani en sont bien loin ; quant à M. Robert Strange, nous n'en parlerons pas. Je demande à ces messieurs de se procurer toute l'aide possible. Cela fait, je choisirai trois tableaux dans la collection du Roi, et trois de mes dessins, et je les mets au défi de les reproduire en deux années.

» M. Robert Strange, maintenant Sir Robert, sait bien que j'ai été pendant quarante ans au moins, un assez bon dessinateur de ruines architecturales, et que depuis il me recommanda, comme second maître de dessin, ce pauvre Bruneau qui donnait alors des leçons à Lady Louisa Greville, fille de Lord Brock, devenu par la suite Lord Warwick. Jusqu'alors, ne m'étant occupé qu'à reproduire des monuments d'architecture, je ne m'étais presque jamais servi pour dessiner que d'une règle et d'un compas.

» Comme je désirais donner à mon travail toute la perfection possible, vous et le docteur Couglas sont là pour témoigner avec quel empressement et quelle reconnaissance j'acceptai l'aide qu'on m'offrait, par égard pour le public et pour la postérité.

» Le célèbre Piranesse, le meilleur dessinateur de la vieille architecture que je connaisse, attachait peu d'importance à la perfection absolue. Ses personnages sont tels qu'il les a dessinés. Sachant qu'il n'était point portraitiste, au lieu de dessiner des ornements de fantaisie, il place, sur le sommet des rochers, des personnages qui semblent être en convulsions. Ils ont des bras et des jambes d'une longueur démesurée, point de corps, et le tout est surmonté d'une tête monstrueuse. Ces créations de son pinceau semblent appartenir à tout autre monde qu'à celui-ci. Les connaisseurs appellent ces libertés « des manières de maître ! » En effet, la liberté qu'il prenait envers le public est assez semblable à celle que prendrait quiconque se promènerait en compagnie avec une longue barbe, en pantoufles et en robe de chambre.

» Les deux choses essentielles, quand on voyage, c'est de bien

voir et de raconter fidèlement ce qu'on a vu. J'ai tout lieu d'espérer que je me suis acquitté de cette double tâche avec la conscience la plus scrupuleuse. »

.....

Nous voyons, d'après les propres paroles de Bruce, que les dessins sont bien de lui et qu'il n'eut d'autres auxiliaires que sa chambre noire et son jeune artiste Luigi Balugani. On ne peut douter que ces dessins n'aient été faits sur place. Dans une de ses dernières excursions, le comte de Kingston réussit à photographier tous les monuments que Bruce a reproduits, et, quoique le temps et surtout la main de l'homme en aient détériorés quelques-uns, plusieurs sont encore tels qu'il les représente. Il est donc facile, en comparant le dessin original à la photographie, de convaincre les incrédules.

Un exemple de sa minutie à parfaire les détails se trouve dans l'arc de triomphe qui donne accès au *Hieron* des trois temples à Sbeitla. Dans l'attique de cet édifice, la première assise est intacte. La seconde ne se compose que de quatre pierres dont deux se sont déplacées et qui projettent sur la façade du monument. Dans une des photographies, ces quatre pierres occupent exactement la même position que dans l'esquisse de Bruce.

Les dessins eux-mêmes prouvent, d'une manière très-évidente, que deux personnes travaillaient simultanément à esquisser les ruines. Le duplicata qu'on a fait de presque chaque monument a toujours été pris d'un point de vue différent. Dans quelques cas, la différence d'angle est très-légère. On dirait que les deux compagnons choisissaient leur position, assez près l'un de l'autre, afin de pouvoir causer ensemble. Un coup d'œil à l'itinéraire montre qu'ils ne sont jamais restés assez de temps au même endroit pour que chacun ait pu prendre deux vues du même objet.

La plupart des mesures sont indiquées en italien ; Bruce devait les donner de vive voix à Balugani qui en prenait note. Il paraît que Bruce écrivait cette langue aussi facilement que la sienne, ainsi que le prouvent les nombreuses annotations écrites de sa main.

Quelquefois, au lieu de deux copies, il y en a plusieurs, mais dans toutes on remarque toujours les mêmes particularités que j'ai déjà signalées.

Une de ces esquisses ou plutôt série d'esquisses, est faite avec une exactitude admirable et le meilleur goût. Généralement, elles ne comportent point d'accessoires; mais quand il a été nécessaire d'en introduire, ils sont toujours la fidèle reproduction de la nature. Parfois il arrive qu'elles sont défigurées par l'introduction de grotesques figures et de paysages impossibles, suivant le goût de cette époque, et Bruce a donné lui-même une description de cet ornement si agréable à dessiner. Mon impression est que ces accessoires sont l'œuvre de Luigi Balugani.

Il y a encore une troisième série de dessins, comprenant des monuments d'architecture faits à l'échelle, des plans, des détails de sculpture très-élaborés, etc. Il est évident que cette partie aurait pu être achevée chez lui dans de meilleures conditions qu'à l'étranger; nonobstant, elle a été exécutée d'une manière si supérieure et avec une connaissance si profonde de l'art architectural, qu'on peut à peine se figurer que Bruce l'ait complétée à lui seul. Elle fut terminée pendant le séjour du voyageur à Kinaird, en vue de sa publication. Il est possible qu'il ait eu alors l'assistance d'un dessinateur de profession; et c'est peut-être ce à quoi il faisait allusion, lorsqu'il écrivait à son ami, l'honorable Daines Barrington: « Vous joindrez votre témoignage à celui du docteur Douglas, pour certifier avec quel empressement et quelle reconnaissance j'ai saisi toutes les occasions d'accepter les services de tous ceux qui pouvaient me mettre à même de rendre mon travail digne de la postérité et du public. »

Ces dessins furent exposés à « the Institut of British architects » par le major Cumming Bruce, M. P., en 1837, et la lettre suivante lui fut adressée par M. Donaldson, le secrétaire honoraire, à la date du 17 mai 1837 :

« A la suite d'une délibération spéciale, passée en assemblée ordinaire tenue lundi dernier, je viens vous remercier, au nom des membres de l'Institut, de la faveur que vous leur avez faite en mettant si généreusement à leur disposition la collection de

Bruce, si intéressante et d'une valeur artistique si considérable. Ils ont été grandement frappés et du nombre et de la beauté des édifices qui ornent les anciennes provinces romaines. Ils ont surtout admiré la persévérance et le talent que Bruce a déployés en reproduisant, avec le goût le plus esquis, les détails les plus minutieux de ces monuments.

Les membres de l'Institut ont l'espérance que bientôt ces documents seront publiés; ils ajouteront une nouvelle obligation à la longue liste de celle que, non-seulement notre pays, mais l'Europe entière doivent à son esprit d'entreprise et à ses courageuses recherches. Ces dessins prouvent qu'aux connaissances du naturaliste il joignait celle du géographe, du philosophe, de l'antiquaire, de l'érudit et de l'artiste. »

Ils furent aussi montrés à la « Graphic Society » à peu près vers la même époque. Ce qui suit est un extrait de ses procès-verbaux, portant la date du 10 mai :

« Quoique l'exploration de l'Abyssinie ait acquis à Bruce une réputation des plus grandes, ces dessins, à eux seuls, par leur mérite intrinsèque, suffiraient à le rendre à jamais illustre. Quelques personnes ont prétendu qu'ils n'étaient point de lui, mais d'un italien, du nom de Balugani, que lui envoya Lumsdane, l'auteur des Antiquités Romaines. Parmi les dessins présentés à la « Graphic Society » il s'en trouvait du Pœstum, faits par Bruce, bien avant son arrivée en Afrique, où Balugani l'y joignit. Leur exécution prouve, au-delà du doute, que c'est bien le même crayon qui a dessiné la plus grande partie et les meilleurs de ceux des villes africaines. »

C'est-à-dire, suivant mon opinion, tous ceux qui n'ont pas été « agrémentés » par Balugani.

Ils furent soumis à plusieurs autres éminents archéologues et architectes de cette époque; entr'autres à M. G. M. Cockerelle, qui en a parlé en ces termes dans un écrit en date du 9 juin 1837 :

« Comme antiquaire, je les juge de la plus haute importance.  
..... Au point de vue pratique, les architectes y trouveront

des sujets de compositions et d'ornementations entièrement neufs, d'une supériorité moindre que les types les plus purs de l'ancienne Grèce, mais au moins d'une application plus ordinaire. Pour ces deux raisons, on ne peut assez regretter qu'ils aient été si longtemps ignorés du public. »

M. W. R. Hamilton, le célèbre archéologue et diplomate qui a été un des premiers fondateurs de la « Royal Geographical Society, » et à qui nous devons la découverte de la pierre de Rosetta qui se trouvait à bord d'un transport français, dit, au sujet de l'œuvre de Bruce :

« Ces croquis donnent la plus haute idée de son talent et de la perfection avec laquelle il accomplissait son travail. Quand on pense au nombre de monuments qu'il a rencontrés dans ses excursions, on est frappé du choix judicieux qu'il a su faire de toutes ces merveilles de l'architecture. Il est certain qu'elles donnent une idée des plus parfaites et des plus avantageuses de la condition des arts dans les deux premiers siècles de l'Empire romain. Il ne faut pourtant pas supposer que les véritables spécimens de l'art grec soient dans cette partie du monde ; ce qui s'y trouve nous montre que les arts florissaient dans ces colonies éloignées et qu'ils y furent cultivés aussi longtemps qu'à Rome même. »

Personne ne se connaît mieux en architecture que mon ami M. César Daly, pour qui j'ai la plus grande estime. Je soumis à son appréciation deux des dessins les moins beaux de la collection : l'*Arc de triomphe* et le *Capitole de Timegad*. Son opinion vaut la peine d'être rapportée :

« Vous m'aviez bien assuré que Bruce était un dessinateur habile, mais vraiment je ne m'attendais à rien de pareil à ce que j'ai sous les yeux : la conscience architecturale de Bruce dépasse celle de la plupart des habiles dessinateurs d'architecture de son temps, qui étaient cependant riches en talent de ce genre. Vous vous souvenez peut-être avec quel soin je dessinaï moi-même l'arc de triomphe de Timegad ; je comptais publier ce dessin d'un

monument aujourd'hui accessible à tout le monde; et ayant, comme directeur de la *Revue générale d'architecture*, une réputation à sauvegarder, ma conscience d'artiste était donc tout particulièrement stimulée. Eh bien ! je viens de comparer le dessin de Bruce au mien, et, je le répète, je suis vivement frappé de son extrême exactitude et de la grande conscience de l'homme si rigoureux envers lui-même à propos du dessin d'un monument qu'aucun de ses contemporains, suivant toutes probabilités, ne devait jamais être appelé à contrôler. Pendant les trente-cinq ans que j'ai dirigé la « *Revue d'architecture*, » que j'ai visité les expositions d'architecture, examiné les portefeuilles d'architectes, j'ai vu tant d'à-peu-près et j'ai été inspiré de tant de dégoût, que je m'empresse d'offrir l'hommage de ma sympathie et de mon respect. J'admirais Bruce comme voyageur intelligent et intrépide, je l'aime aujourd'hui comme un artiste sérieux et honnête. Vous trouverez certainement moyen de faire publier ces trésors; ils appartiennent à la science, ils honorent l'Angleterre dans Bruce, et serviront bien heureusement à nous apprendre ce qui existait ci et là dans notre Algérie et qui malheureusement n'y existe plus ou qu'à l'état de débris. »

Bruce parle souvent de ses dessins que le Roi avait dans sa collection, et, dans une circonstance, il dit :

« Ils comprennent trois grands volumes in-folio. J'en ai offert deux à sa Majesté; le troisième, n'étant point achevé, est resté en ma possession jusqu'à ce jour. »

Ces deux volumes furent exposés par Sa Majesté la Reine, et montrés à la Société des Antiquaires de Londres, le 27 mars 1862. par M. Woodward, l'ancien bibliothécaire de Windsor. Je n'ai pas eu l'occasion de les voir et j'ignore ce qu'ils renferment. Il est à espérer qu'ils contiennent le dessin de deux monuments très-intéressants, dont une esquisse imparfaite existe dans la collection de Kinnaird, et que l'on ne peut rétablir, à savoir : l'amphithéâtre de El-Djem et l'arc de triomphe de Diana Veteranorum.

Tous les souvenirs et les documents qui se rattachent au célèbre voyageur ont été conservés avec le plus grand soin. Je ne puis, en cette circonstance, m'empêcher d'exprimer l'opinion que les dessins, dont les esquisses prises en Barbarie ne forment qu'une partie, ne devraient point être une propriété particulière, mais bien celle du pays qui les conserverait religieusement dans le Musée National.

La reproduction entière de la série aurait été une entreprise aussi considérable que dispendieuse ; et au point de vue de l'architecture et de l'archéologie, elle n'était point nécessaire. Du temps de Bruce, pour faire connaître ses dessins, on ne pouvait avoir recours qu'au procédé coûteux de la gravure. De nos jours, la photographie a rendu cette entreprise des plus faciles, tout en permettant de les offrir au public comme de véritables fac-simile.

En faisant mon choix, j'ai naturellement préféré ceux d'une authenticité incontestable, dessinés sur place par Bruce lui-même. Si j'y ai compris quelques esquisses assez élaborées, c'est afin de montrer la part qu'y a prise Balugani. Il s'en trouve aussi d'autres qui, je crois, ont été terminées en Écosse.

Il est nécessaire que je dise quelques mots des manuscrits que le voyageur a laissés ; ils sont à l'état de fragments et dans des conditions regrettables.

Ils comprennent les documents suivants (1) :

1° Une autobiographie, écrite avec beaucoup de soin, après la publication de ses voyages, pour son ami intime, l'honorable Daines Barrington. Elle porte ce titre un peu extraordinaire : « Mémoires d'un inconnu. » Il parle, avec une certaine amertume, de l'accueil que l'on a fait à son livre et affecte de tenir en mépris les doutes que l'on a de sa véracité ;

2° Un carnet de manufacture arabe contenant des notes probablement écrites au jour le jour. A la première page se trouve ce memorandum : « Si je viens à mourir dans ce voyage, ces notes ne seront point publiées ; elles sont inintelligibles ; c'était mon intention qu'elles le fussent. » — Il contient un récit du voyage qu'il accomplit, du 5 novembre 1765 jusqu'au 30 décembre de la même année. A la fin il y a quelques es-

quisses d'architectures très-incomplètes et des copies d'inscriptions ;

3° Sur quelques feuilles de papier, semblables aux précédentes, mais d'un format différent : Notes sur l'aqueduc d'Arriana et récit de son voyage, du 22 décembre 1765 jusqu'au jour de son arrivée à Gabès, vers le milieu du mois suivant. — On a donné un fac-simile d'une page de ce manuscrit ;

4° Un calepin, fait avec du papier arabe, contenant des notes sur le Pentapolis et sur ses voyages en Syrie et dans la mer Rouge ;

5° Calepin semblable, avec notes sur le Pentapolis ;

6° Un volume contenant, suivant son titre, des bas-reliefs, statues et inscriptions, 1765 ;

En dernier lieu, un nombre de divers documents, tels que : Mémoire sur Tabarca et Djerba, copies de lettres.

J'ai incorporé, dans mon texte, tous les passages de ces manuscrits, ayant rapport à ses voyages en Barbarie. Quand je n'ai pu les disposer dans l'ordre où je visitai les endroits, je me suis servi de ses propres expressions pour faire suite au récit.

J'ai parlé ailleurs de la profonde obligation que je devais à M. César Daly, avec qui j'ai accompli la première partie de mon voyage. Je dois aussi une dette de sincère gratitude au professeur Donaldson, le Nestor des architectes de la Grande-Bretagne, qui, depuis l'époque où il écrivit sa lettre au Major Cumming-Bruce, en 1837, n'a cessé de porter aux œuvres de Bruce le plus grand intérêt. Il m'a beaucoup aidé dans le choix à faire des dessins destinés à la publication, et, dans plusieurs circonstances, il a toujours mis à ma disposition, avec le plus grand empressement, son talent consommé et sa grande expérience.

Je ne puis terminer cet avant-propos sans parler d'une lettre qui m'est parvenue depuis la remise du manuscrit à l'éditeur, et qui m'a paru aussi solennelle qu'une voix d'outre-tombe.

Madame Whitley Dundas de Clifton, en annonçant que la

---

(1) Roy : Soc antiq. 2<sup>e</sup> série, vol. II, p. 96.

presse l'avait informée que c'était à mon initiative qu'on devait la pose d'un vitrail, ainsi que les inscriptions commémoratives de la mémoire de Bruce, dans l'église anglicane d'Alger, et que je m'occupais d'un travail concernant ses voyages dans ce pays, ajoute :

« Après tant d'années écoulées, je m'imagine facilement quels auraient été l'orgueil et la satisfaction de ma mère si elle avait vécu jusqu'à ce jour. C'était la fille unique de Bruce. Elle est morte avant que la renommée de son père fût connue et qu'on lui eût rendu la justice que méritait sa véracité. »

Si cet ouvrage auquel j'ai travaillé avec un véritable amour, peut ajouter quelque chose à la gloire de mon auteur favori, je me considérerai comme amplement récompensé ; je n'ai jamais eu d'autre ambition. S'il m'a semblé nécessaire d'ajouter le résultat de mon expérience à la sienne, c'est à seule fin de faire un guide aussi complet qu'utile pour les voyageurs qui explorent ces parties peu connues de l'Algérie et de la Tunisie.

Je crois qu'il est ici de mon devoir de me reconnaître l'auteur de « Murray's Handbook to Algeria ». Autant que possible, j'ai tâché de suivre une route tout à fait distincte de celles qui sont tracées dans ce guide ; mais je ne l'ai pas toujours pu, quelques-unes des vues de Bruce, telles que Constantine, Tebessa et Cherchell, s'y trouvant déjà indiquées. Je fais cette déclaration pour qu'on ne m'accuse point d'avoir puisé mes renseignements dans un livre que tout le monde connaît.

Quoique je me sois acquitté de ce travail d'une manière assez imparfaite, j'ai l'espérance que le mérite de Bruce le fera bien accueillir.

Il n'y a jamais eu de meilleure application, pour un vieil adage, que celle dont s'est servi le biographe de Bruce et que j'ai fait inscrire sur son monument à Alger :

*Magna est veritas et prævalebit.*

#### EXTRAIT DU CHAPITRE I<sup>er</sup>

Les circonstances qui poussèrent Bruce à accepter le poste de

consul général à Alger sont relatées de la façon suivante dans son auto biographie :

« En plusieurs circonstances, Lord Halifax me raila sur mon intention de retourner en Écosse. Le moyen d'arriver sous le règne actuel, disait-il, c'étaient les grandes entreprises et les découvertes ; l'Afrique, quoiqu'à nos portes, était encore inexplo-  
rée ; les écrits du docteur Shaw, écrivain assurément digne de foi, parlaient de ruines magnifiques qu'il avait vues dans les Régences de Tunis et d'Alger, et le moment était venu de relever, pour la collection du Roi, ces débris d'architecture.

» Le hasard servit ce projet à souhait. Le consul-général d'Alger, M. Aspinwall, traité par le Dey d'une façon à la fois cruelle et ignominieuse, venait de renoncer à ses fonctions et d'être remplacé par un négociant, M. Ford, ami personnel du Dey ; mais celui-ci mourut quelques jours plus tard, et le consulat fut de nouveau vacant. Lord Halifax me pressa d'accepter ce poste qui mettait à ma disposition des moyens précieux pour mener à bien l'expédition projetée. La position était, du reste, fort belle : des appointements de 900 livres par an, et aussi la liberté pour moi de choisir un vice-consul qui me remplacerait pendant mes voyages de découvertes. Il me fut promis, en outre, que, si j'apportais un tribut considérable à la collection du Roi, on maintiendrait pour le titre de baronet la proposition dont j'avais déjà été l'objet, et, qu'à mon retour, je pourrais, à mon choix, obtenir une pension ou conserver mon rang avec avancement dans la carrière diplomatique. J'eus aussi plusieurs entrevues au sujet des fameuses sources du Nil que l'on désespérait alors de jamais atteindre. Une pareille entreprise était jugée au-dessus des forces de voyageurs même extraordinaires, et fut taxée de présomptueuse de la part d'un mortel ordinaire tel que moi ; néanmoins on me fit entendre que celui qui réussirait, fût-il sujet anglais, y trouverait certainement sa récompense.

» En traversant la Hollande, j'avais recueilli tous les ouvrages imprimés en langue arabe. Aussi, à l'époque de mon départ pour Alger, étais-je devenu, dans cette langue, aussi savant que pou-

vaient me le permettre des livres, des dictionnaires et surtout cette façon d'étudier.

» Ainsi armé, je partis pour l'Italie en passant par la France ; et malgré que ce fut en temps de guerre et que le ministre d'État français se fût élevé très-fortement contre certains passeports sollicités par notre gouvernement, néanmoins, M. de Choiseul aplanit toutes les difficultés avec une extrême obligeance, m'assurant très-courtoisement qu'elles ne s'appliquaient point à moi et que, sans restriction, j'étais libre de traverser la France et d'y séjourner avec les personnes de ma suite pendant tout le temps qu'il me plairait.

» A mon arrivée à Rome, je reçus l'ordre de continuer sur Naples et d'y attendre les instructions ultérieures de Sa Majesté. »

Pendant son séjour à Naples, Bruce visita Paestum dont les ruines étaient, à cette époque, fort peu connues. A l'instigation de l'ambassadeur anglais Sir James Gray, il en fit des dessins très-exacts et conçut l'idée d'illustrer l'histoire de cette ville d'après les monnaies des différentes époques. Ce projet, entièrement dû à son initiative, fut exécuté avec beaucoup de talent et d'habileté. A son départ pour l'Afrique, il confia ces dessins à Sir Robert Strange, dans le but de les faire graver ; mais par suite de circonstances inexplicables, des copies en furent prises subrepticement, et à son retour d'Abyssinie, il découvrit que son travail avait été pillé et publié sous un autre nom.

Dans un mémoire autographe, Bruce s'élève très-énergiquement contre un pareil procédé ; mais son principal grief est :

« Que les maladroits n'avaient pas su tirer un parti suffisant des matériaux recueillis par lui pour servir à l'histoire de Paestum, quels qu'aient été, du reste, les moyens employés par eux pour les avoir. »

Mais pour en revenir à la relation de Bruce :

« Le gouvernement, dit-il, eut l'obligeance d'envoyer la frégate *Montréal* pour me transporter à Alger.

» J'y poursuivis mon projet, travaillai beaucoup, et devins,

en somme, un Orientaliste très-passable. Je parlai très-couramment l'arabe et m'exerçai journellement avec les indigènes et les domestiques qui m'entouraient. J'étudiai aussi la langue geer ou éthiopienne, autant que me le permettaient les livres que j'avais entre les mains.

» Lorsqu'une forteresse capitule devant l'ennemi, l'usage veut que tous les papiers, plans et documents soient livrés au vainqueur. C'est ce qui arriva lorsque les Français prirent le Fort Saint-Philippe, de Minorque ; ils y trouvèrent, entr'autres, un grand nombre de passeports en blanc dont il avait été fait provision auprès du secrétaire des gouvernements de Minorque et de Gibraltar, pour servir à la consommation courante dans la Méditerranée.

» Les Français contresignèrent ces passeports et les vendirent aux Sardes, aux Génois, aux Napolitains et aux Espagnols qui, sur cette garantie, naviguèrent sous les couleurs britanniques. Ils ne prirent pas seulement la précaution d'embarquer un subrécargue anglais, de telle sorte que la Méditerranée se trouva bientôt sillonnée de navires battant pavillon anglais et ne portant que des ennemis de la Régence.

» Les autorités algériennes furent bientôt informées de cet état de choses par les consuls français et suédois, et ne sachant pas lire ces passeports, elles se contentaient, pour toute vérification, du dépôt des souches fait entre leurs mains par le consul. Ces pièces, comparées aux faux passeports, concordaient parfaitement ; mais lorsque des navires prisonniers furent amenés dans le port d'Alger, le consul anglais découvrit la fraude, désavoua la signature, et les bâtiments furent déclarés de bonne prise.

» Quoique très-clair pour ceux habitués à ce genre d'affaires, ce procédé était cependant incompréhensible pour des pirates ne connaissant d'autre règle que la vérification ordinaire ; aussi furent-ils sur le point de se révolter, et si je n'avais été en excellents termes avec toute la Régence, aussi bien qu'avec la milice et les marchands, j'eusse certainement été brûlé vif dans ma maison ou chargé de fers et condamné à traîner des charrettes de pierres, ainsi que j'avais eu l'humiliation de le voir faire, peu de temps auparavant, au consul de France et à ses nationaux. »

L'incident auquel il est fait allusion ici, est un exemple frappant du régime de terreur qui régnait dans Alger, à cette époque, et des outrages infligés aux représentants des nations les plus puissantes, sans provoquer, pour cela, autre chose que de simples remontrances. Cette histoire est, du reste, relatée dans les Mémoires privés de la « *Congrégation de la Mission*, » Mémoires qui furent obligeamment mis à ma disposition, à Paris, par le Supérieur-général qui ajoutait avec raison : « Nos confrères ont beaucoup travaillé et beaucoup souffert sur cette terre d'Afrique où les chrétiens avaient été si longtemps persécutés. Maintenant la croix a heureusement triomphé, et puisque vous avez étudié l'histoire de ce pays, vous pouvez voir combien il a gagné à être délivré de la domination mahométane. »

Un vaisseau français, disent les Mémoires, avait, par erreur, fait feu sur une galiote algérienne qui s'en empara et l'amena dans le port d'Alger. M. Vallière, consul de France, alla, le jour suivant, prier le Dey de rendre le navire et l'équipage, assurant Sa Hautesse que, si la convention avait été enfreinte, justice serait faite et l'équipage sévèrement puni en France. Le Dey lui répondit que les Français n'étaient bons qu'à chicaner, qu'ils étaient des menteurs, les plus grands ennemis de la Régence, et servaient d'espions aux Espagnols ; que, du reste, il saurait lui-même se faire justice et ne voulait plus rien entendre du consul qui pouvait se retirer.

Celui-ci se retira, en effet, avec son chancelier. Moins d'une heure après, il fut de nouveau appelé au Palais, et, sans autre explication, il fut chargé de fers ainsi que le Vicaire Apostolique, deux autres missionnaires, le chancelier, le secrétaire, les domestiques et les équipages des quatre bâtiments en ce moment dans le port, en tout, cinquante-trois personnes.

Chaque matin, ils étaient envoyés aux travaux les plus durs et les plus humiliants. Exposés aux outrages et aux moqueries de la populace, attelés deux par deux à des charrettes de pierres et lourdement enchaînés, ils devaient, deux fois par jour, traîner leur fardeau depuis les carrières, distantes de plusieurs milles, jusqu'aux chantiers de construction. Le soir venu, malgré leur fatigue extrême, les dignes prêtres procédaient à l'office divin,

et s'efforçaient de consoler et de soutenir leurs compagnons de captivité.

Bruce continue :

« Nos traités, faits et renouvelés de temps en temps par les capitaines de vaisseau, qui ne connaissaient pas plus nos intérêts dans la Méditerranée que je ne connais la manière de former une ligne de bataille, n'offraient aucun remède à l'abus des passeports, abus tout nouveau et imprévu, dû à la prise de Mahon.

« Ces traités présentaient un amas confus, aussi embrouillé pour les Turcs que pour le gouvernement britannique. A plusieurs reprises, je voulus expliquer la cause de tout le mal ; mais je restai sans réponse ou ne reçus que des notes me prouvant assez que l'on ne s'occupait nullement de la question.

« Nous étions à la veille de voir notre commerce de la Méditerranée complètement ruiné par les pirates barbaresques, lorsque j'appris que des instructions avaient été envoyées par le Secrétaire d'État, le duc de Grafton ou Lord Selbourne, au gouverneur de Gibraltar et de Mahon (qui venait d'être restitué à l'Angleterre). Ces instructions ordonnaient le rappel de tous les vieux passeports illégaux signés par les Français, et l'émission, à leur place, de « passavants » sous le sceau du gouverneur. Ces passeports garantissaient la nationalité anglaise des navires qui en étaient porteurs, et devaient, après un certain temps, être remplacés par des passeports nouveaux, spéciaux aux navires de la Méditerranée en vue de leurs relations avec les pirates barbaresques. Malheureusement ces instructions ne furent nullement communiquées aux consuls. Aucune mention de ces passavants n'existait dans le traité, et ce ne fut que longtemps après que l'Amirauté envoya les passeports du nouveau modèle.

» Dans l'intervalle, les pirates algériens devinrent plus exaspérés encore ; car, depuis que la fraude avait été découverte et que les vieux passeports avaient été déclarés nuls et supprimés, ils se trouvaient sans moyens de reconnaître un navire ami d'un ennemi .....

» Tout Alger était en armes et je trouvais dans l'impossibilité

d'excuser mon gouvernement qui était, à cette époque, dans une profonde ignorance de la politique barbaresque.....

.....

» Les consuls anglais, dans le détroit et les côtes de Barbarie, étaient, en général, des marchands qui avaient fait de mauvaises affaires et qui, de peur de léser leurs propres intérêts en Algérie ou de perdre leur place, n'exposaient jamais au Secrétaire d'État le véritable état des choses ; car le gouvernement craignait la Régence depuis longtemps et avait fréquemment poussé la complaisance jusqu'à rappeler le consul sous le simple prétexte qu'il ne plaisait pas et quelquefois même pour avoir trop bien fait son devoir.

» Je n'étais pas négociant, je n'avais aucune de ces craintes à avoir, et je m'étais toujours efforcé d'exposer les choses sous leur véritable jour.

Un certain jour, quelques-uns de ces pirates étant revenus déçus d'avoir partout trouvé la protection des *passavants* anglais, et me rencontrant dans la rue, l'un d'eux, probablement ivre, me tira son pistolet en pleine figure, à une distance de seize pas. Il était chargé de mitraille. L'un des morceaux coupa la bride de mon chapeau, et deux autres me blessèrent légèrement à la paupière et au bras gauche. Les autorités s'emparèrent du malheureux qui eût certainement été mis à mort, si je n'avais intercédé en sa faveur. Cette manière de faire me gagna complètement la milice qui avait déjà une certaine amitié pour moi.

» Je fis à mon gouvernement un compte-rendu détaillé de la situation, sans en rien déguiser. Je demandai à ce que l'on m'envoyât un homme capable de revoir avec moi les anciens traités, de les renouveler, de les rendre compréhensibles, et qui apporterait, en même temps, de nouveaux passeports dont l'urgence était grande ; moyennant quoi j'étais convaincu de pouvoir régler les affaires d'une façon pacifique et durable.

» Je rappelai aussi la promesse du Roi de me laisser libre dans le choix d'un fonctionnaire qui n'aurait qu'à signer les passeports pendant mon absence. Le but de mon voyage était de faire des excursions pour lesquelles j'étais entièrement préparé et que je ne voulais différer plus longtemps.

• Il me fut répondu que Sa Majesté m'enjoignait de rester à mon poste jusqu'à l'arrivée d'un ambassadeur spécialement chargé d'arranger les affaires avec le Dey. La réponse ajoutait que le désir du Roi était que je continuasse mes fonctions à Alger, mais que, du moment que je ne le désirais plus moi-même, Sa Majesté ne voulant pas que ce poste soit une simple sinécure, était décidée à me remplacer, à moins, toutefois, que je n'exprimasse l'intention bien formelle d'y rester d'une façon permanente.

» Cet ordre, qui manquait à toutes les promesses du gouvernement, me remplit d'indignation.....

.....

» On envoya, comme représentant du Roi à Alger, un de mes parents, le capitaine Cleveland, beaucoup mieux connu de moi que de ceux qui l'avaient envoyé. Il amena avec lui, comme consul, M. Robert Kirk, un avoué de la Cité, allié à la famille d'Egerton.

» Aucun d'eux ne parlait un mot de la langue du pays, ni un mot de bon sens ; ils se querellèrent tout d'abord. Aussi, l'ambassadeur engagea secrètement le Dey à renvoyer le consul à la fin de l'année, époque à laquelle il en ramènerait un autre avec de nouveaux présents du Roi.....

.....

» Le Dey (Baba-Ali, 1754-1766) me garda fidèlement son amitié et me donna des lettres de recommandation pour ses provinces.

» Je lui dis que mon intention était d'aller tout d'abord à Mahon pour certaines choses dont j'avais besoin, puis de me diriger sur Bône et Tunis pour revenir à Constantine et m'en retourner ensuite à Tunis en suivant le pied des montagnes de l'Atlas.

» Il m'assura de son amitié et de sa protection, et ne cessa de m'en donner des marques pendant tout le cours de mon voyage.

» Je partis en même temps que l'ambassadeur, lui sur le navire de guerre *Phœnix* et moi sur une balancelle mahonnaise. Dans la nuit, nous fûmes assaillis par un orage épouvantable qui dura tout le jour suivant, brisa notre grand mât, et nous fit des avaries sérieuses. Nous ne revîmes plus le *Phœnix* qui, cou-

rant sous un vent violent mais favorable, s'était réfugié à Gibraltar.

» Je débarquai à l'île de la Quarantaine, à Mahon, et annonçai mon arrivée au général Townshend. Je lui expliquai la cause de mon voyage et manifestai le désir qu'il en fût pris bonne note, afin que plus tard il fut possible de trouver une trace authentique du jour et de la date. Cet officier me témoigna beaucoup de prévenance et ordonna de me donner immédiatement libre pratique ; mais n'ayant plus rien à faire à Mahon, je refusai et partis pour Tunis. »

La première partie du voyage de Bruce n'étant pas relatée dans l'ordre où il le fit, je donne ci-après les dates de ses diverses stations aussi approximativement que j'ai pu les relever :

1765. -- Vers le 19 août, quitté Alger.

Milieu d'octobre. Quitte Tunis pour Medjaz el Bab, Dougga et Kef.

Novembre : 5. Quitte Kef.

- 6 au 9. Zanfou, Mukther.
- 10. Oulad Ayar.
- 11. Sbiba, Oulad Hassan.
- 12 au 14. Sbaïtla.
- 15. A 6 milles nord de Sbaïtla.
- 16. Zeghalma.
- 17. Djebel Hannech.
- 18. Montagnes de Zeghalma.
- 19-20. Hydera.
- 21-23. Tebessa.
- 24. Montagnes des Hannenchas, à 14 milles de Tebessa.
- 25. Oulad Aïssa à Bucowash.
- 26. Passe le Meskiana et entre dans la province Est d'Alger.
- 27. A 8 milles Est de Sidi Bou Geise.
- 28. Sigus.
- 29. Boo Marzook.
- 30. Constantine.

Décembre : 2. A 5 milles Sud de Constantine.

— 3. Aïn Fisgeeah.

— 4. Tattubt.

— 5. Campe à la smala du Bey, à 9 milles de Tattubt.

— 6. Zana.

— 7. Djebel Mustowa, à 7 milles de Zana.

— 8. Le Medrassen.

— 9-10. Tezzoute (Lambesse).

— 11. A 8 milles S.-E. de Lambesse.

— 12. Timegad.

— 13. A 4 milles de Bagai.

— 14. Source de la Meskiana.

— 15. A 5 milles d'Aïn Shabrou.

— 16. Tcbessa.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)

